

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 43

Artikel: Sermons de rois
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200533>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Place, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Biel, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements:
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS », LAUSANNE
SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.
Les abonnements détent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ALMANACH
DU
CONTEUR VAUDOIS
1904

en vente au Bureau du Conte (Imprimerie Vincent), dans les librairies, bibliothèques de gares, kiosques de journaux.

PRIX:
50 centimes.

AVIS. — Les nouveaux abonnés pour l'année 1904 recevront **gratuitement** le journal d'ici au 31 décembre prochain et un exemplaire de l'Almanach du Conte (année 1903).

Réhabilité.

La tour, prends garde (bis)
De te laisser abattre.

LA TOUR

Nous n'avons garde (bis)
De nous laisser abattre.

On n'a pas entonné cette bonne vieille chanson, il y a dix jours, lors de la remise à la ville de Lausanne de la tour de l'Ale restaurée; elle eût été tout indiquée pourtant.

LE COLONEL ET LE CAPITAINE
Mon duc, mon prince, (bis)
Je viens à vos genoux.

LE DUC

Mon capitaine,
Mon colonel,
Que me demandez-vous?

LE COLONEL ET LE CAPITAINE
Un de vos gardes (bis)
Pour abattre la tour.

LE DUC

Allez, mon garde, (bis)
Pour abattre la tour.

LE COLONEL, LE CAPITAINE ET LE GARDE
La tour, prends garde (bis)
De te laisser abattre.

LA TOUR

Nous n'avons garde (bis)
De nous laisser abattre.

Construite, suppose-t-on, entre 1210 et 1225, la tour de l'Ale faisait partie des remparts du faubourg du même nom. Ceux-ci ont disparu depuis longtemps, avec les autres murailles de la ville. De 1852 à 1870, l'ancienne tour de défense servit d'abattoir des porcs. C'est là qu'après chacune de ses exécutions, un facétieux tueur de pourceaux, ôtant son bonnet et se tournant vers les curieux, prononçait avec gravité ces mots: « Les parents et les amis peuvent se retirer. »

A partir de l'année 1888, la municipalité loua le rez-de-chaussée de la tour, à raison de 80 francs par an, à une marchande de

fruits, pour y serrer ses corbeilles et ses caisses vides.

La passion des vieux mœillons ne nous possédait pas encore. Elle était même absente à ce point, en 1875, qu'un membre du conseil communal osa demander à la municipalité, sans déchainer une révolution, de voir s'il n'y aurait pas lieu de saper l'édifice classé aujourd'hui au nombre des monuments historiques. Bien plus, 116 habitants du quartier appuyèrent chaudement cette idée.

La commission du conseil communal l'épousa de même. La tour de l'Ale, disait-elle dans son rapport, ne se distingue que par une désolante régularité; elle ressemble à toutes les tours rondes. Au cours de la discussion, un orateur émit l'avis que le souvenir de la tour pourrait se perpétuer par la photographie. A quoi un autre conseiller répartit que le portrait d'une personne aimée n'a jamais produit le même effet que sa présence matérielle.

Quinze ans s'écoulèrent sans que l'étude demandée vit le jour. En 1890, les ennemis de la tour livrent un nouvel assaut. Cette fois, ils sont cinq cent quarante-et-un. Ils réclament la démolition d'un amas de molasse qui nuit à l'embellissement du quartier.

« Un amas de molasse! Mais c'est au contraire une construction intéressante, qui donne un cachet pittoresque à l'ensemble de la ville! » répliquent cent sept citoyens amoureux des choses du passé. « Gardons notre tour et restaurons-la. »

Nouveau débat au conseil communal. La pauvre tour s'entend traiter de « cylindre de maçonnerie coiffé d'un très vilain toit », et l'assemblée refuse de voter un centime pour sa restauration.

Quatre ans se passent. « La tour est toujours là, dominant deux rues de sa laideur! » lit-on dans une troisième pétition des habitants du quartier. Et, dans une quatrième, ils reviennent à la charge: « Quand nous débarrasserons-nous de cette horreur? » On allait l'abattre. Emoi des historiens, des archéologues, des peintres et des poètes. Ils convoquent une assemblée populaire et y plaident avec tant de chaleur la cause de la tour qu'ils retournent comme un gant l'opinion publique, fondent une société pour la restauration de l'édifice et obtiennent des autorités, non seulement sa grâce, mais encore sa réhabilitation.

Le revirement est si complet que les habitants du quartier, adorant ce qu'ils allaient brûler, deviennent dès lors les plus ardents champions de ce qui, deux ou trois ans auparavant, leur semblait une horreur. Un « Club de la Tour » se constitue. Serrés autour de sa bannière écarlate, ses membres jurent qu'ils verseront jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense du bien-aimé monument.

Nous n'avons garde
De nous laisser abattre.

Et voilà comment la tour de l'Ale est plus solide que jamais. Ainsi que le disait un orateur, elle ressemble à ces personnes condam

nées par la Faculté et qui deviennent quasi centenaires. Ceux qui l'édifièrent ne firent rien pour l'embellir; mais est-ce une raison pour empêcher ses amis de l'aimer?

On rencontre, dit M. A de Molin, dans la notice historique qu'il a consacrée à la tour de l'Ale, une rencontre de par le monde des personnes qui sont très fiers de leur noblesse et font parade de l'antiquité de leur race. C'est chez elles une faiblesse et une petitesse, puisqu'en somme elles n'y sont pour rien; mais il n'en est pas de même pour une ville, qui est une collectivité. L'importance d'une cité dans le monde ne se mesure pas au chiffre de ses habitants et au nombre de ses industries. Il y a un élément moral, fait de souvenirs historiques, fait du renom des grands citoyens qu'elle a produits et d'autres éléments matériellement improductifs. Lausanne doit se souvenir qu'elle a été ville romaine, ville impériale et épiscopale. Elle n'a le droit ni de renier son passé, ni de déchirer ses parchemins. »

La tour, prends garde
De te laisser abattre.

LA TOUR

Nous n'avons garde
De nous laisser abattre.

Sermons de rois.

Nos journaux ont donné, il y a quelques jours, le texte du sermon qu'adressa, dimanche soir, Guillaume II, à ses fils, à l'occasion de leur confirmation.

En cela, comme en bien d'autres choses d'ailleurs, l'empereur d'Allemagne n'est pas un novateur, tout imprévu que soient les différentes manifestations de sa volonté.

Voici, comme pendant, le petit discours que, le 6 avril 1790, Louis XVI adressa à sa fille, la veille de sa première communion. La France était alors en pleine révolution.

« Ma fille, vous me demandez ma bénédiction; je vous la donne de tout mon cœur. » Vous connaissez l'importance de l'acte que vous allez accomplir. N'oubliez jamais ce que vous devez à Dieu. Mon enfant, les grands principes de la religion doivent être la règle de votre conduite. Nous sommes plus étroitement obligés, pour l'exemple, à les mettre en pratique. Cette religion sainte est la seule consolation qui nous soit donnée dans nos malheurs. Vous êtes en âge, ma fille, de sentir nos peines: je ne vous en ai jamais parlé; mais dans ce moment je crois pouvoir m'épancher avec vous. Nos peines sont cruelles; mais elles m'afflignent moins que celles qui désolent le royaume. Les prières de l'innocence doivent trouver grâce auprès du Ciel. Adressez-lui les vôtres avec la ferveur dont vous êtes capable, pour obtenir la fin de nos malheurs, et surtout pour mon peuple, dont la situation, je vous le répète, déchire mon âme. »

« Les larmes du père et du monarque, ajoute la chronique, coulaient pendant ce dis-

cours; et la reine l'interrompait par des sanglots. »

La découverte de l'Amérique.

Figurez-vous que dans le tout vieux temps, — oh, il y a terriblement longtemps de ça, mon père grand-père était pas encore fait, — on n'était pas capable de découverrir l'Amérique. Je ne sais pas ce qu'il y avait, s'ils ne connaissaient pas les bons chemins, ou quoi, tant y a que tous ceux qui avaient essayé de la découvrir s'étaient enemblés et avaient dû s'en revenir.

De beau savoir que vous avez entendu parler de Christophe Colomb, un bon paysan de par Villars-Mendraz, qui avait un puissant train de campagne: un très tout malin qui voyait courir la bise et pousser les intérêts à la banque, et qui n'avait pas besoin qu'on lui fasse signe avec un van, comme les gens de Buttes. Pour mener la baguette et trouver les sources, je vous réponds qu'il n'y en avait point à lui. Un soir, en revenant de la fruittière, il dit comme ça à sa femme: « Ça me fait pourtant bisquer qu'on puisse pas arriver à déguenacher c'te poison d'Amérique. Veille-toi si je m'y mets. Veux-tu parier que je te la leur découvre, moi! »

Voilà que bon, mon Colomb ne fait ni une ni deux, il télégraphie à son frère de venir le remplacer quelques jours pour gouverner, rapport à ce que sa femme ne savait pas traire, et puis il mode contre l'Espagne.

Il arrive le jour du Jeûne, juste comme le roi, — le Ferdinand, vous savez bien, — sortait de l'église, avec sa femme, l'Isabelle, une vieille racaude qui ne changeait de chemise que deux fois par année pour pas avoir des trop grosses lessives.

Mon Colomb se branque devant lui et il se lui fait comme ça, sans mâcher le papet:

— Dites-voi, on fait une patze, nous deux?

Le roi a d'abord été un tant soit peu ébaubi. Il le regarde un moment dans la crête des yeux, pour voir si c'était un homme à la bonne foi et s'il parlait à de bon, et puis il lui dit:

— Tout de même!... Et laquelle?

— Que me donnez-vous si je vous découvre l'Amérique?

— Aïe, mon tê, c'te bourtia d'Amérique. Depuis le temps qu'elle me fait chevrer. Il n'y a pas moyen de la découvrir.

— Si fait bien pardine, que Colomb y dit comme ça, si vous voulez, je vous la découvre à la moitié... et puis vous paierez un verre par-dessus le marché,

Le roi était rien tant décidé, vu qu'il trouvait qu'ils avaient déjà assez de terres pour ce qu'ils en pouvaient travailler, mais l'Isabelle avait justement la brelaire de s'aguiller sur son chapeau quelques plumes de perroquet pour aller à la bénichon de Madride, elle a poussé à la roue tant qu'elle a pu. Le roi a eu beau mettre les pieds contre la paroi, il a fallu qu'il baste. A la fin, ils ont été par-devant le notaire signer un papier comme quoi Christophe Colomb s'engageait à découvrir l'Amérique.

Après ça il s'est mis en train de se préparer. Il a commencé par amodier deux ou trois vieux vaisseaux à la compagnie de navigation; il te les a bien dégreubés, il les a mis goger vu qu'ils étaient tout écrillés. La Julie lui a envoyé, depuis Villars-Mendraz, une bonne hottée de pommes de terre impératores; il a acheté des boîtes de Chicago et quelques paquets de cigares Ormond pour passer le temps sur la mer; il a embauché quelques gaillards d'Ouchy qui étaient justement sur le trimard, rapport à ce qu'il y avait pas tant d'étrangers cette année-là, et puis hardi, via, il mode contre l'Amérique.

C'est pas pour dire, mais les premiers jours ça allait destrai bien. Juste pour sortir du port il s'était levé un tant joli morgasson, et le tantôt il soufflait un bon petit bisotto. Il vous aurait fallu voir fuser ces vaisseaux!

Christophe Colomb s'était acheté une casquette de capitaine chez Chapuis (casquette), à la rue Centrale, et très tout le jour il se tenait sur le pont, appuyé à la baragne, pour banquer le vaisseau avec sa baguette.

C'est que, pour banquer un vaisseau sur la mer, il faut s'y connaître, et pour ce qui est de s'y connaître comme on dit de quelqu'un qu'il s'y connaît, eh bien, je vous garantis qu'il s'y connaît, vu que sa sœur avait marié un nommé Jotterand de Bière, qui avait eu été camarade de lit au camp de 95 avec un gaillard de par la Vallée, qui était cousin rebrouillé d'un autre qui avait eu été au Poly... rave pour ces noms anglais,... au Polytéqueum fédéral, à Zurich.

Pendant ce temps les matelots se tenaient en bas sous la galerie, à jouer au binocle ou à lire des livres. Colomb leur z'avait acheté la *Guerre de septante* et la *Case de l'oncle Tom*, pour pas qu'ils aient trop le temps long.

C'étaient presque tous des bons garçons, de bonne commande; il y en avait pourtant deux ou trois qui valaient pas les quatre fers d'un chien: de ces gaillards qui ont toujours la langue levée pour risoter et qui ont toujours quelque chose à monner.

Voilà-t'il pas qu'au bout de quelques jours, ces brelurins qui s'embêtaient par là et qui auraient mieux aimé baluchonner sur le quai d'Ouchy, se mettent à gonfler la tête aux autres avec un tas de gandoises: qu'on trouverait pas plus l'Amérique que de baume, qu'on tomberait dans les enfers, et patin pata, si tellement, qu'à la fin ils sont tous venus les uns après les autres dire à Colomb qu'ils voulaient donner leur congé. L'un voulait revenir rapport à ce que son dernier gogeaient la coqueluche quand il était parti, un autre n'avait pas fini d'arracher ses pommes de terre; il y en avait même un qui avait l'ennui de sa bonne amie qui était cuisinière à Beau-Rivage. Bref, ils voulaient tous revenir. Pensez-voir si ça ennuyait Christophe Colomb, qui se figurait déjà comme sa femme et les autres gens allaient se moquer de lui, avec son Amérique, et comme il allait être à l'affront et à la langue du monde. A la fin, comme ses pirates ne voulaient pas baster, il leur a dit:

— Eh bien, écoutez-voi! On veut pourtant pas se niaiser entre Vaudois; on va pider encore pendant trois jours, et puis si on ne trouve pas l'Amérique, eh bien, pardine, je suis d'accord, on reviendra.

— Ça y est, que dirent les matelots, on te laisse trois jours, mais pas un foutre de plus. Arrange-toi.

Il vous aurait fallu voir alors ce pauvre Colomb se dépêcher d'arriver sur le pont, le matin, encore en pantet. Mais, ouah! il avait beau écalabrer ses yeux de tous les côtés, pas plus d'Amérique que de beurre dans la soupe d'un pauvre homme. Tout de même, voilà qu'à la fin du troisième jour, le bouëbe que Colomb avait fait grimper au haut du mât, lui crie:

— Dites-voi, regardez-voi de ce côté, on voit quelque chose; on dirait, pardine, que c'est le coq de l'église de Bullet.

C'était bel et bien l'Amérique! Quand ils ont été assez près, ils ont vu les sauvages qui les attendaient sur le quai. Et Colomb leur crie:

— Dites-voi, c'est bien ici l'Amérique, n'est-ce pas?

Et le chef répondit:

— Alors!... Et vous, vous seriez pas des fois Christophe Colomb, de Villars-Mendraz?

— Bien sûr.

Alors le chef se tourna vers les autres sauvages et leur dit:

— Ça y est, c'te fois, on est découvert. Et puis, il cria encore à Colomb:

— Ben, mon Colomb, tu dois avoir soif, depuis le temps qu'on t'attend; viens vite prendre trois verres au guillon!

PIERRE D'ANTAN.

Inconséquence.

Nombreux sont aujourd'hui les propriétaires qui ne veulent pas, dans leur maison, des ménages ayant des enfants.

Alors, pourquoi ces propriétaires exigent-ils encore de leurs locataires, selon l'antique formule, qu'ils usent des appartements qui leur sont loués, en *bon père de famille*?

Oh! ces enfants! — Deux petites-filles d'invalides font des pantoufles pour leur grand-père.

— J'aurai fini avant toi, dit l'une.

— C'est pas étonnant, répond la seconde; tu as de la chance, toi... ton grand-papa n'a qu'une jambe.

Chasse de deuil.

M. R***, un enraged chasseur, a perdu sa femme il y a un mois; il en est inconsolable.

Un de ses amis vient lui proposer de se joindre à une partie de chasse organisée pour le lendemain.

— Mais, mon cher, y songes-tu, dans ma douleur.

— Je pensais justement que cela te distrairait un peu et te ferait du bien; mais n'en parlons plus. Allons, adieu.

Au moment où l'ami va passer la porte, le pauvre veuf l'arrête:

— C'est pour quelle heure, as-tu dit?

— Tu te décides, alors?

— ... Oui,... oh! mais je ne tirerai pas.

Conseil d'ami.

— A la sortie du théâtre.

— Dis donc, Charles, sais-tu quel serait mon rêve?

— Et quoi?

— Assister une fois à une pièce qu'on siffle.

— Sais-tu pas en faire une?

Gargantua.

Lai avâi on iadzo on hommo qu'on lai desâi Grandgousier. Ci lulu amâvè à trinquâ, vu que l'irè dè per Lavaux, et que medzivè salâ.

Ci Grandgousier avâi mariâ, quand s'étai cheintu dein l'âdzo, onna luronne qu'on avâi bâtsi Gargamelle, ne sé pas ào justo porquè: dein ti lè casses, lè on drôlo dè nom, qu'en ditè-vo? Lo ménadzo n'allâvè pas mau, et Grandgousier et sa fenna ne boudavont pas à l'aovradzo, ni lo dzor, ni la né, kâ l'êtiont ti lè dou d'onna bouna constituchon. Lo résultat fut que Gargamelle l'eut on bio bouébo ào bet de quoquè temps. Lo plie galé dè l'affère, c'est que l'avâi portâ lo petiot onzè mai dein son veintro, dou mai de plie que lè fennè dè noutron temps. Et l'è por cein que lo bouèbo sè trâvâ gros et bin fotu.

Se pône vo ne volâi pas mè craire, m'en foto! mâ on hommo dè sorta crai adé cein qu'on lai dit et cein que pâo liére su lè papai. Salomon a de: « L'innocent croit toute parole » et saint Paul assebin: « La charité croit tout ». Vo me derâi: Mâ n'è jamé cein vu! Ni mè non plie, et l'è justamein po cein que lo faut craire!

N'etâi pas pi frout, que sè mè à bouélâ: « A baire! à baire! » (kâ cognessâi dza lo patois). Son père, que voudâve justameint demi-pot